

Chanson

Triste sur

Air Gai



Par

Mistigris

LA CHANSON est profondément triste. Elle n'est pas neuve, hélas ! et l'on n'est pas près de ne plus l'entendre. C'est la plainte de l'éternel gogo que la ville a fasciné, conquis, puis dépouillé et mis au choix de crever comme un chien ou de faire un labeur déprimant, délétère, avilissant ; de l'éternel émule de l'Enfant Prodigue, tombé à garder des pourceaux et à leur envier leur pitance ; de l'éternel désillusionné qui a tout vendu, tout bouloité, tout semé au vent, et qui regrette maintenant la paix, le bien-être, la vraie liberté des camarades restés au champ.

Pourquoi n'ai-je pas fait comme eux,
Les gens simples, les gens tranquilles ?
Qu'ai-je été chercher dans les villes,
Toujours courant, toujours fiévreux ?

Ça se chante, Dieu seul sait pourquoi, sur un air très gai, très follichon ; mais je vous assure que les paroles, un peu naïves parfois, sont fort tristes.

C'est toujours la même histoire.

Un bon matin, un jeune campagnard découvre que le lot dévolu au cultivateur est insupportable. C'est du travail sans compensation proportionnée. L'existence se passe confinée à un coin de terre isolé et toujours le même. Il ne connaîtra rien du monde ; il aura vécu sans savoir ce qu'est la vie.

Un Tel et Un Tel ont vite lâché cela. Aujourd'hui ils sont établis à la ville ; ils commencent leur journée tard et la finissent tôt. Un habitant, ça n'a jamais fini. A la ville, il

y a temps pour tout ; ici c'est toujours la même routine : attelé tout le temps.

Bref, le jeune homme vend sa terre, ou fait vendre celle des vieux, ou, d'une manière ou d'autre, *retire ses droits*, et le voilà à la ville.

Pendant un couplet ou deux, les paroles de la chanson sont aussi gaies que l'air. Ça dure autant que l'argent. Puis défilent en succession rapide les déceptions du déraciné sans métier, peu rompu aux besognes de ville, gauche, timide, qu'aucune Union ne peut enrôler et protéger.

Il ne craint cependant pas le travail, il est fort, il a de l'endurance ; il sait qu'il pourrait faire aussi bien que ceux qu'ils voient trimer, au cours de ses interminables courses. Mais, voilà ! il ne connaît personne ; il n'est pas électeur municipal ; on le considère comme un intrus ; on lui préfère un Italien ou un Hongrois. Il est plus isolé, plus étranger, plus ignoré dans une ville canadienne qu'il ne le serait en plein Congo.

Et il continue d'arpenter les rues, les squares et les quais, turlutant sa chanson, qui est triste, sur un air si gai, que ceux qui l'entendent s'étonnent du contraste entre ces lèvres crispées et les notes sautillantes qu'elles laissent passer.

Chaque semaine, il nous en arrive des centaines dont l'aventure sera pareille. Ce seront autant d'épaves qui iront et viendront, atterrissant de temps à autres à des besognes de plus en plus viles, y gagnant de quoi renouer un peu l'âme au corps, puis repar-